
Comitato per la Edizione Nazionale delle Opere di

FEDERIGO ENRIQUES

ENRIQUES, FEDERIGO

Recensione a É. Meyerson, *Du cheminement de la pensée*
(Paris, Alcan, 1931)

Scientia **LI** (1932), pp. 366-368.



L'utilizzo di questo documento digitale è consentito liberamente per motivi di ricerca e studio. Non è consentito l'utilizzo dello stesso per motivi commerciali.

Il presente testo è stato digitalizzato nell'ambito del progetto "Edizione nazionale delle opere di Federigo Enriques"

*promosso dal
Ministero per i Beni e le attività Culturali
Area 4 - Area Archivi e Biblioteche
Direzione Generale per i Beni Librari e gli Istituti Culturali*

RECENSIONI - COMPTES RENDUS
BOOK REVIEWS - BUCHBESPRECHUNGEN
ANÁLISIS DE OBRAS

É. MEYERSON - *Du cheminement de la pensée*. Trois volumes, dont un de notes, in-8 (de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*); en tout 1036 pages. Félix Alcan, Paris, 1931. Prix, 130 fr.

L'auteur d'*Identité et réalité* et de *L'explication dans les sciences* nous offre dans cet ouvrage une nouvelle expression de sa pensée, qui, en substance, tourne autour d'une idée centrale très simple. Dans le développement de la science, il n'y a pas seulement, suivant Meyerson, réunion et extension de données sensibles, ni pure observation d'accords et de successions constants (principe de *légalité*), mais bien aussi une tendance *a priori* de la raison à découvrir dans le divers l'identique: tendance qui est graduellement et partiellement satisfaite par ce que nous considérons plus spécialement comme des *explications* des faits (principe de *cause*). Dans ce nouveau travail, Meyerson veut reconnaître l'application de son principe au cheminement habituel de la pensée, dans la réalité du sens commun. Et il s'acquitte de sa tâche suivant la même méthode concrète qui fait la valeur de ses autres travaux, et à travers une longue série de citations où il cherche à mettre en lumière les concordances de sa pensée avec celle d'autres savants et philosophes des plus diverses tendances. Sur ce point, nous ferons toutefois quelques réserves, soit en ce qui concerne la trop grande abondance de ces citations et l'incommodité qui résulte du fait que l'auteur les a séparées du texte, soit parce qu'il nous semble que la pensée même de l'auteur perd à être ainsi diluée et parce qu'enfin ses références ne sont pas toujours des plus significatives et des plus claires.

Mais plutôt que de nous arrêter sur de tels détails, il est bon d'insister encore sur l'importance de l'idée centrale du philosophe, à qui notre revue, « *Scientia* », a témoigné sa sympathie dès la publication de son premier ouvrage (1908), qui fut analysé ici par la plume autorisée de L. Brunschvicg. Cette importance est, à nos

yeux, d'autant plus manifeste que notre pensée même¹ se rencontre avec celle de l'auteur et que, peut-être, d'un rapprochement de nos positions respectives peut résulter une vue plus claire et plus compréhensive de la théorie de la Science. La ressemblance dérive déjà de l'origine de nos spéculations, car nous sommes, Meyerson et moi, également partis d'une réfutation de l'empirisme pur d'E. Mach, en posant cette thèse que la réalité se compose de « choses » ou d'« objets » plutôt que de sensations: l'objet, pour nous, est défini comme un rapport *invariant* entre un groupe de volitions et un groupe de sensations concomitantes ou subséquentes; et le même concept d'invariance se retrouve ensuite dans le « fait scientifique » qui exprime le rapport entre une prémisses hypothétique (représentation volontairement supposée) et les expériences qui s'y rattachent.

En second lieu, nous sommes d'accord avec Meyerson pour repousser la prétention qu'a le positivisme de réduire la science à de purs faits ou lois de concordance ou de succession, en éliminant les hypothèses représentatives; et, comme lui, nous recherchons le sens de l'explication scientifique qui répond à la demande du « pourquoi? », confrontée avec la pure énonciation du « comment » (le postulat de légalité de notre auteur). Par exemple, l'explication du fait que l'énergie cinétique se transforme en chaleur est donnée par l'hypothèse que la chaleur elle-même est un mode de mouvement (mouvement moléculaire). Mais, précisément ici, il est une nuance de compréhension différente qui a, si nous ne nous trompons, quelque intérêt. Pour Meyerson, le point essentiel de l'explication est l'*identification* que l'intellect fait de deux phénomènes différents, qui sont, dans l'exemple cité, le mouvement et la chaleur. Nous, nous insistons plutôt sur ceci, qu'une même représentation conduit, par *continuité*, de l'un à l'autre phénomène. Le rattachement par continuité est certainement un processus d'identification, mais peut-être est-il bon d'y voir non pas tant l'appauvrissement de la réalité amené par son adaptation à l'intellect qui identifie, que l'enrichissement de la réalité même dans notre imagination constructive.

Ce point a rappelé notre attention dans une étude récente sur *La définition en tant que problème scientifique*,² qui traite aussi de ces questions de logique dont Meyerson s'occupe au livre III de son ouvrage. Quelle signification a le travail de l'esprit qui, partant d'une classe d'objets donnée en extension, cherche à définir en compréhension le concept correspondant? Notre réponse est que l'unification des objets de la classe résulte de la fiction d'une infinité

¹ Cf. *Problemi della scienza*, I^{re} éd., Bologna, 1906 (traduction française en deux volumes, chez Alcan et Flammarion; traduction allemande, Teubner, Leipzig; traduction anglaise, Open Court, Chicago); *Per la storia della Logica*, Bologna, 1922 (traduction française, éd. Chiron; traduction allemande, Teubner, Leipzig; traduction anglaise, Hort, New York).

² « Periodico di matematiche », n° 2, 1927.

continue d'objets qui, dans l'imagination, par d'insensibles degrés de variation, lient les uns aux autres ces objets de la réalité. (Ainsi, le concept même d'égalité est élucidé en le rapportant à celui des groupes de transformations, en un sens qui étend à ce domaine de la logique les considérations de F. Klein sur la géométrie, par lui développées dans le fameux programme d'Erlangen).

Puissent ces notes servir, d'une part, à mettre en relief quelques concordances significatives entre des penseurs qui ont mûri leur pensée indépendamment les uns des autres et l'ont exprimée, comme il est naturel, sous des formes différentes, et, d'autre part, à amener un rapprochement qui, nous en sommes certain, pourrait enrichir la vision des problèmes considérés.

Roma, Università.

FEDERIGO ENRIQUES